

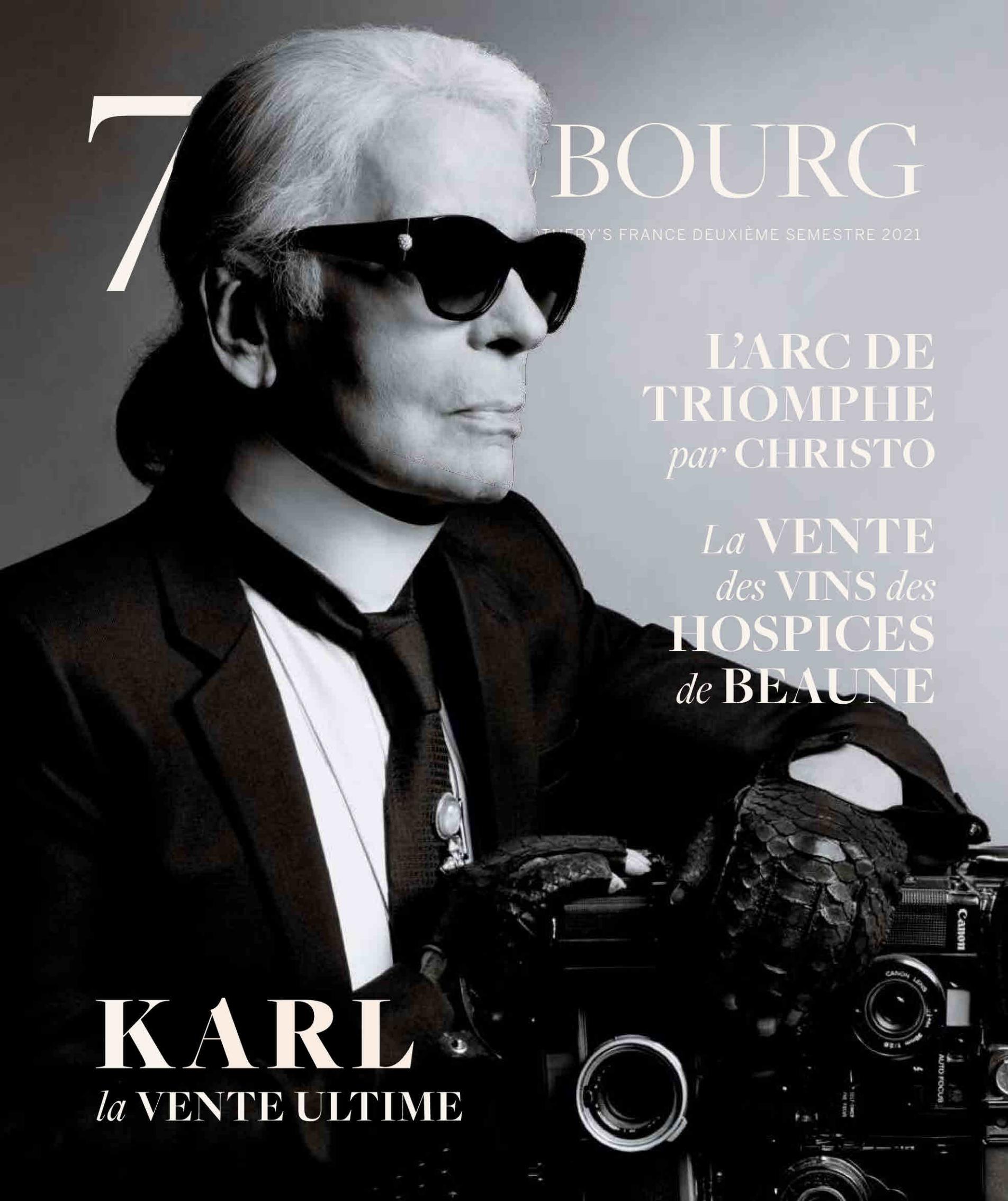
7 BOURG

STUBBY'S FRANCE DEUXIÈME SEMESTRE 2021

L'ARC DE
TRIOMPHE
par CHRISTO

La VENTE
des VINS *des*
HOSPICES
de BEAUNE

KARL
la VENTE ULTIME





KARL LAGERFELD

L'homme du présent éternel

Toute sa vie, il a voulu vivre dans un tableau. Se transformant peu à peu, de l'habit au bâti, en « œuvre d'art » totale. En un mythe, « rayon » Barthes. Les collections de Karl Lagerfeld composent ainsi les différentes strates d'une géologie de l'intime qui soulignent les paradoxes d'un homme aux sincérités successives, entré de plain-pied dans le 3^e millénaire vingt ans avant sa disparition.

MARIE-CLÉMENCE BARBÉ-CONTI

Journaliste et historienne de formation, Marie-Clémence Barbé-Conti est spécialisée dans le décryptage des univers du luxe et de la création. Après onze années au sein du groupe *Le Figaro*, elle a collaboré à de nombreux magazines avant de devenir la rédactrice en chef du féminin de société DS puis du magazine *AD (Architectural Digest)*. Elle est en train de terminer l'écriture d'un essai sur Karl Lagerfeld, passant de « l'autre côté du miroir » pour éclairer sous un angle différent certains aspects peu connus de sa légende personnelle.

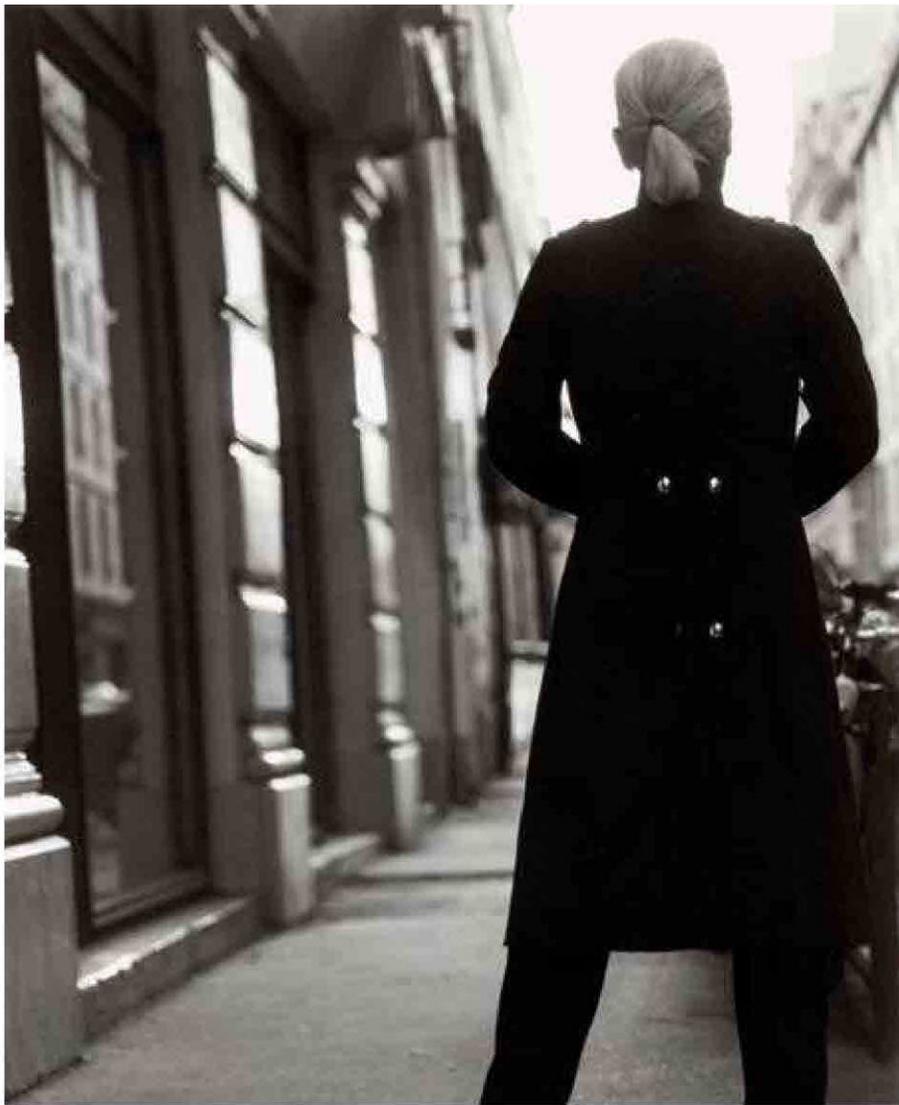
Comme en témoigne la pléthore d'articles qui lui ont été régulièrement consacrés, avant et après sa mort, cela fait plus d'un demi-siècle que le « cas » Lagerfeld fascine. Sans doute parce que cette pythie surdouée de la société du spectacle, qui a pulvérisé le quart d'heure de gloire promis aux intermittents de la célébrité, a constitué une formidable balise de son temps. Monstre médiatique sans égal dans sa discipline, K. L. a su réinventer au fur et à mesure les règles qui lui ont permis de ne jamais succomber aux fléaux de la planète sur laquelle il voulait régner : l'obsolescence et l'oubli. À l'instar d'un Warhol, il fut un formidable concentré de l'époque et de ses paradoxes dont il a résumé « tous azimuts les nouvelles coordonnées »¹. Signés Diderot dans *Le Neveu de Rameau*, ces quelques mots lui vont comme une paire de mitaines sur mesure : « *Je suis une chose, je suis son contraire et vous ne pourrez jamais savoir qui je suis* ». Une théâtralisation de soi « tous publics » qui a fait du feld-maréchal du Saint-Empire de la mode, à 70 ans passés, un grand-prêtre de l'hypermodernité.

Se redessiner à un âge auquel généralement on abdique l'image de soi a probablement constitué sa plus grande fierté. Une silhouette promise à un grand avenir, reproduite aujourd'hui jusque sur des étuis d'Iphone, des stylos, des poupées, ce qui l'amusait beaucoup. « *Servez-vous de vous-même comme un peintre use de son modèle* » recommandait-il d'ailleurs dans le livre consacré à son régime. Karl aura su utiliser son corps comme un matériau pour, à travers lui, questionner l'identité d'un monde contemporain qui a perdu les clés du réel... Tout en devenant peu à peu lui-même une « non-réalité », autorevendiquée « *virtuelle à 90 %* ».

Et qu'importe s'il a pu être considéré comme un monument « *reconnaissable depuis la planète Mars* » s'amusait-il. Il occupait le terrain. C'est cela qui comptait. Le jour où il ne l'occuperait plus, c'est qu'il serait mort. Comme fil d'Ariane de ce parcours hors normes, un mantra qu'il répétait en boucle : « *Remember Now* ». Cet homme du présent éternel, contemporain au sens fort du terme de toutes les époques qu'il a traversées, est ainsi devenu, au tournant du troisième millénaire, un véritable commando de hackers. Général en chef d'une armée avec un seul soldat, Kaiser Karl (son dernier « alter ego ») s'est chargé d'en pénétrer le disque dur et d'en dérober tous les codes. Pour son usage personnel.

L'art du « montré-caché »

Dans le corps de cette rock star intergénérationnelle des années 2000, de cet « *hypnotiseur au regard voilé* » dépeint par Marie Nimier dans son livre *Photo-Photo*, battait sans doute le cœur d'un homme de la Renaissance dont l'appétit gargantuesque s'était entièrement reporté sur le terrain des objets inanimés. Un cabinet de curiosités à lui tout seul. Une déflagration de paradoxes. Une mythologie « rayon » Barthes, pourvue des « *chiffres de la légende et de la modernité* » (lunettes noires, catogan poudré, mitaines, bagues, vestes brodées). Ou comment « *se rendre visible pour exister* », cette « *injonction contemporaine* », tout en demeurant une compression de signes sur laquelle nul n'avait prise, n'étant jamais là où il s'exhibait.



Officiellement serial créateur multiculturel et multimarques, le vrai « job » de Karl Lagerfeld était, de fait, celui d'auteur-réalisateur. Metteur-en-scène d'un seul personnage : lui-même. Karl fut probablement un homme de l'Ancien Régime qui, s'étant trompé de siècle, a décidé de s'en accommoder et de le soumettre à sa botte. À l'image d'une Marlène Dietrich un temps côtoyée – « *Ange Bleu* » si éloigné de la gentille fille de la campagne qu'elle était au début de sa vie –, Karl a réussi à mettre au point un passe-partout spatio-temporel qui lui a permis de jouer les médiums. « *Je suis d'un autre siècle, je viens d'une autre planète* », assurait-il.

Toute sa vie, Karl a voulu vivre dans un tableau. Faire de sa vie une œuvre d'art « totale ». Se transformer en « pièce unique ». Ses objets, aimés temporairement puis délaissés, témoignent des sincérités successives de ce collectionneur compulsif (des milliers d'objets, de livres, de bons mots « faits maison ») qui a multiplié les décors comme autant de trompe-l'œil et assorti ses nombreuses demeures à son look du moment. Ils composent les strates d'une géologie de l'intime qui éclairent les différents jeux de rôles d'un homme passé maître dans l'art du « montré-caché » qu'incarne l'un des accessoires fétiches de sa période warholienne : l'éventail.

Vers l'âge de cinq ans, Karl a jeté son dévolu sur un tableau de Menzel qui représente Frédéric II recevant la crème de son temps – Voltaire en tête – au palais de Sans-Souci, ce « copié-collé » de Versailles dont le nom est à lui seul tout un programme de félicités. Ayant décidé de vivre un jour à l'intérieur de cette scène, ou de s'en approcher le plus possible, Karl va peu à peu passer de l'autre côté du tableau, emboitant ses rêves les uns dans les autres dans un monde parallèle.

Un « atelier vivant »

Après s'être installé dans des décors Grand Siècle, il lui a fallu recruter de beaux esprits pour ses soupers. L'encyclopédiste de service, ce serait lui. Dès ses débuts, K. L. a ainsi entrepris d'accumuler les savoirs, ce qui lui vaudra un jour la reconnaissance des têtes bien faites et de rejoindre ainsi « le cercle enchanté de la légitimité ». Soutenu dans cette tâche herculéenne par une inextinguible soif d'apprendre et une mémoire sans faille : les milliers ouvrages qu'il a avalés - plus la substance sonore de ses trois cents iPods, ont été archivés dans son cerveau-computer dernière génération. « *Un atelier vivant* », disait un proche, qui a fait de la photo son principal outil de « capture » de l'instant. Puis transformé, à l'âge sacré de « *l'hyper-art* », ses défilés de mode en autant de performances artistiques aux impressionnantes « *architectures-spectacles* »².

À y bien regarder, Karl fut un « constructiviste » du désir façon Gilles Deleuze, appliquant à la lettre « *la théorie des ensembles* » avec une vision *total look* de lui-même. Ce caméléon des apparences aura transformé chaque endroit « élu » en autoportrait. Faisant place nette à chaque fois qu'il souhaitait assortir la couleur de ses murs à son apparence ; on prend une gomme et on recommence à zéro. À l'époque où il s'est entiché du XVIII^e siècle, il a ainsi assorti sa « façade » – éventail et manières de courtisan – à ses intérieurs. Puis il y eut sa période Art déco, avec meubles de Ruhlmann et Dunand, rideaux en tulle argent, murs laqués roses. Dans son ultime période « air bag » au cours de laquelle il a désiré plus que tout s'alléger, il a fait place au nomadisme de l'esprit et au silence, ces nouveaux objets de désir chez les heureux du monde. Parfaitement assorti à l'air du temps avec lequel il s'est toujours confondu, Karl était désormais « transformable » et « transportable » à souhait. Comme ce musée itinérant, créé par Zaha Hadid pour Chanel en 2006, il était devenu « mobile chic ».

En phase avec un nouveau monde où tout devenait design – les territoires de la création et du luxe en tête – Kaiser Karl investit un 350 m² quai Voltaire. Un dernier décor à la « *modernité glacée* » selon Raphaëlle Bacqué, l'une de ses biographes³, dont tous les éléments appartiennent désormais au XXI^e siècle. À quelques pièces d'exception près, comme celles d'un Jean-Michel Frank qui recomposa d'une manière si radicale la « grammaire » du luxe. Ces objets et meubles de design contemporains, signés par des designers-stars (des « mercenaires tous terrains » à son image, sachant surfer d'une marque de vin de Champagne

à un musée d'art contemporain), marquent son entrée de plain-pied dans le 3^e millénaire. L'icône Kaiser Karl devient ainsi collectionneur d'« icônes » du design, ces nouveaux outils au service du luxe hypermoderne², et se laisse « pop-traiter » par Takashi Murakami, ce qu'il avait toujours refusé à son « copain » Warhol.

Karl Lagerfeld détestait « *les gens qui vivent au-dessous de leurs moyens* »³. Tout au long de son existence, il a fait de la « dépense somptuaire », celle des seigneurs florentins du Quattrocento comme des amateurs de potlatch postmoderne. Mais à l'image du *Citizen Kane* d'Orson Welles, il aura surtout soigneusement dissimulé son *rosebud* au fond de sa chambre d'enfant, refaite à l'identique dans

chacun des lieux qu'il aura occupés. Des demeures qu'il considérerait peut-être comme autant d'« *asiles poétiques* » à la Louis II de Bavière. L'acmé de cette quête fut sans doute Choupette, cette chatte « pop-culture » mais bien vivante, qu'il a aimée déraisonnablement ; comme en son temps Colette, l'un de ses écrivains préférés, idolâtra *Kiki-la-doucette*. Dans *La Naissance du jour*, l'un des livres de chevet de Karl, n'écrit-elle pas ceci : « *En amour, il n'y a pas de petit objet* » ?

1. Cécile Guilbert, *Warhol Spirit*, Grasset

2. Gilles Lipovetsky-Jean Serroy, *L'Esthétisation du monde – Vivre à l'âge du capitalisme artiste*, Gallimard

3. Raphaëlle Bacqué, *Kayser Karl*, Albin Michel

